



LA GRAMMAIRE



Grammaire: la grande menace

Anglicisation de la langue, tentation de simplifier les accords du participe passé, écriture inclusive... Simple évolution ou catastrophe annoncée ?

PAR ÉMILIE TREVERT

Sur les bancs de l'école, dans nos échanges de textos, sur les plateaux de télévision, à la radio, dans les journaux, dans l'arène politique... Nous maltraitons tous la grammaire (lire pages 27 et 42). Fautes de syntaxe, d'accord du participe passé, absence de liaisons, anglicisation des verbes, disparition de la double négation... « *J'ai pas compris* », à l'oral comme à

l'écrit, devient monnaie courante. Les confusions entre le pronom « on » et l'auxiliaire « avoir » à la troisième personne du pluriel (ils « on » faim, « ont » est allé), entre le démonstratif « ces » et le présentatif « c'est » prolifèrent dans les copies des élèves. Un « *Je ne suis pas surpris* » au masculin, entendu dans la bouche de l'ex-ministre Martine Aubry, ou « *une explication dans lequel* », prononcé par Valéry Giscard d'Estaing, ancien président,

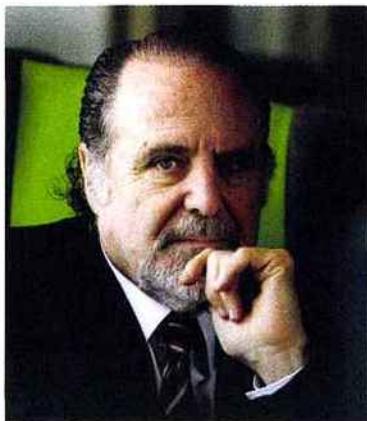
de surcroît académicien, ne choquent plus personne. La grammaire serait-elle en danger ? Les Cassandre crient à la disparition de la langue française, donc de sa grammaire, prédisant à cette dernière, réputée poussiéreuse, le même sort que celui des langues mortes. « *Adieu grammaire !* » écrivait déjà, en 2001, le professeur et homme de lettres Serge Kostar. « *C'est la grammaire anglo-saxonne qui l'emporte !* » s'alarme l'essayiste Alain Borer¹. Désamour, paresse ou simple évolution de la langue ? Comment en sommes-nous arrivés là ?

Tout commence à l'école. Perdus dans un labyrinthe de règles parfois obscures, nombreux sont les élèves qui décrochent progressivement de la grammaire, jugeant la chose indigeste.

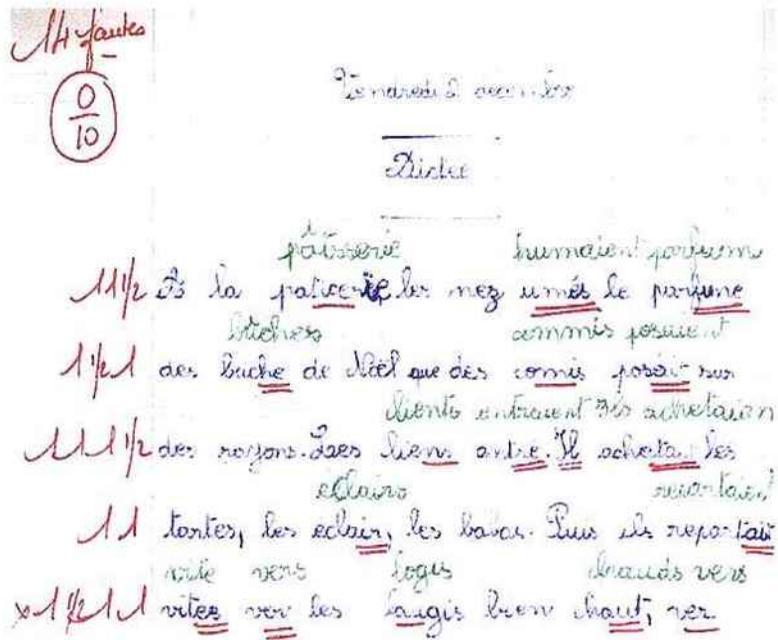


grammaire, jugeant la chose indigeste. Pis, ils se persuadent qu'elle est optionnelle et qu'ils peuvent s'en passer. C'est hélas le constat que font de nombreux professeurs quand ils tentent de déchiffrer des copies inintelligibles. « Phrases bégayantes, conjugaisons farfelues, pronoms incohérents, accords inexistant », égrène Fanny Capel, professeure de lettres dans un lycée de Seine-Saint-Denis et membre du collectif Sauver les lettres. « Au-delà de la forme, le sens même est touché », déploierait-elle en avril 2011, dans un billet intitulé « Grammaire amère ».

Véronique Marchais, professeure depuis vingt ans dans des collèges classés en réseau d'éducation prioritaire, partage cette analyse. « Ce qui est vraiment inquiétant, c'est que la déstructuration de la syntaxe produit du charabia. Certaines copies sont incompréhensibles, pourtant on sent que l'élève s'est donné du mal... Il y a vingt ans, on leur aurait dit de complexifier l'écrit, d'affiner leur pensée. Maintenant, dans la marge, on leur met : "Fais des phrases simples !" Soit "sujet-verbe-complément", ce qui devrait être maîtrisé depuis le primaire. » En cause, selon elle : l'« ORL », l'observation réfléchie de la langue, enseignée depuis 2002 en primaire. L'objectif était de remettre du sens dans les apprentissages, tout en laissant le soin à l'enfant de s'approprier la langue, tel un petit chercheur. La grammaire était donc devenue une discipline expérimentale, avant que Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale d'Emmanuel Macron, ne réhabilite



Le linguiste Alain Bentolila, auteur de plusieurs manuels de grammaire.



Les fautes d'orthographe reflètent souvent une mauvaise compréhension du sens du texte.

les classiques « leçons de grammaire » dès le CP. « L'idéologie antigrammaire a fait des ravages depuis une vingtaine d'années, notamment sur la lecture », déplore Véronique Marchais. La faute à qui ? La professeure de lettres n'y va pas par quatre chemins : « Les formateurs et les inspecteurs ont commencé à creuser cette immense fosse où s'abîment les élèves et leur pensée, génération après génération. Ils n'ont rien négligé pour convaincre les professeurs que la grammaire était ennuyeuse, difficile, inutile – pis : néfaste, coupable d'être vieille, autant que le grec et le latin. » On peut entendre certains formateurs encourager les profs à tolérer des fautes comme « les "petit-ent" filles » tant que l'enfant a la « sensation du pluriel »...

Défaite de la pensée

Les terminologies changeantes et l'apparition de nouvelles notions au gré des programmes, comme le prédicat, n'ont évidemment pas aidé (lire page 30). « Le niveau attendu est moins exigeant, mais les explications sont de plus en plus complexes et prétentieuses. On s'adresse aux enfants comme si on voulait en faire des grammairiens, tout en essayant de leur faire analyser seuls le fonctionnement de la langue, observe Blanche Lochmann, présidente de la Société des agrégés. Il faut rappeler

que la grammaire enseignée à l'école a pour fonction d'apprendre à bien parler, à bien écrire et à savoir comment et pourquoi on le fait. »

Il arrive même d'entendre un professeur de lettres se lamenter : « De toute façon, à quoi ça sert que les élèves identifient un COD ? » Certains des étudiants en linguistique d'Alain Bentolila, à Paris-Descartes, ne savent pas, en début d'année, ce que sont une épithète et un attribut... « Pallier "à", "je ne sais pas qu'est-ce que j'ai fait"... Tout le monde le dit aujourd'hui, c'est la loi du moindre effort. » L'enseignant, qui a remis en novembre dernier un rapport² sur le sujet à Jean-Michel Blanquer, ne s'en plaint pas par nostalgie ou conservatisme : l'auteur de plusieurs manuels de grammaire (Bescherelle) croit en la « force libératrice » de cette discipline. Pour lui, la menace est bien plus pernicieuse : « La défaite de la grammaire, c'est la défaite de la pensée ! Car la grammaire sert à construire sa pensée et à analyser celle des autres avec vigilance. A l'heure des réseaux sociaux et des tentatives de manipulation, l'ignorer, c'est se mettre en situation de soumission. »

A en croire l'écrivain Alain Borer², pessimiste, mais « dans la résistance », le français subit clairement la domination du monde anglo-saxon.

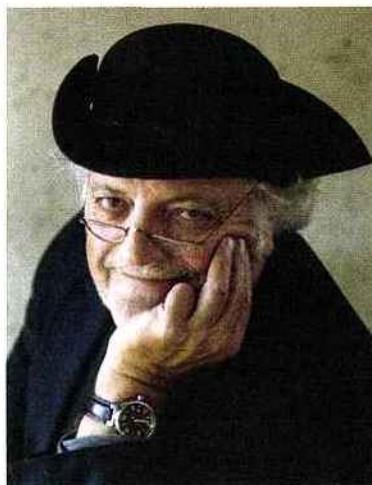


Selon lui, on parle désormais un *broken French* (« français pourri ») et l'on se rapproche même dangereusement du « chiac », « *ces abir anglo-français qui sévit dans le Nouveau-Brunswick, au Canada, où l'on dit "Je regarde la TV"* ». Le spécialiste de Rimbaud, qui enseigne la littérature française à Los Angeles, recense essentiellement ces bévues linguistiques à la télévision, notamment sur les chaînes d'information continue – « *Les fake news surfent sur le web* » –, mais aussi dans des journaux réputés sérieux. « *Ce qui est remarquable, note-t-il, c'est cet alignement entre la société, les politiques, les médias et l'Éducation nationale.* »

Réchauffement sémantique

Il constate avec effroi un « *réchauffement sémantique* » : rétrécissement de la langue au profit des apocopes (l'actu, le ciné) et des aphérèses (le bus, le Net), augmentation des anacoluthes (« Placé en détention provisoire, son dossier sera examiné »), propension au neutre (comme en anglais, où le masculin et le féminin ne se distinguent pas)... Plus grave encore à ses yeux, le *vidimus* (la vérification

par l'écrit, spécificité de la langue française) tend à disparaître, emportant avec lui nuance et précision. Autant de « tumeurs », pour Alain Borer, qui tuent à petit feu la grammaire. « *"La langue évolue" est l'un des plus grands poncifs de l'histoire de la bêtise* », tacle l'essayiste en direction des linguistes. « *La langue a toujours évolué dans sa syntaxe, on ne parle plus aujourd'hui comme au XVIII^e siècle,*



Pour l'écrivain Alain Borer, on parle désormais un *broken French*, « français pourri ».

s'oppose la grammairienne Bénédicte Gaillard, coautrice du *Grevisse du collègue*. *Il faut que les changements soient utilisés par le plus grand nombre pour qu'ils deviennent acceptables. La langue évoluera encore, mais elle n'est pas menacée : une phrase sans sujet n'existera jamais.* » « *Il ne faut pas crier haro sur le baudet !* » tempère également la linguiste Henriette Walter, pour qui l'anglais enrichit aussi notre langue. « *Il y a des bizarreries, des cocasseries dans la langue française – qui est tenue par sa grammaire. Le participe passé, par exemple, est une pure folie ! Cela ne me gênerait pas du tout que l'on ne fasse pas l'accord, comme en italien.* » Pas d'inquiétude donc pour cette spécialiste de la langue tant que la « *communication* » passe. « *Il faut la remettre à sa place aussi, la grammaire, soutient-elle, et ne pas se fâcher trop vite !* » Avis aux intéressés... ■

1. Alain Borer est notamment l'auteur de *De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française* (Gallimard, 2014).

2. « Ce qu'un enseignant doit savoir de la grammaire française : sens de la grammaire et grammaire du sens ». Ce rapport n'a pas encore été rendu public.